

## LE FILS RENDU A SA MÈRE.

Le jour suivant, Jésus se rendait à une ville appelée Naïn ; et plusieurs de ses disciples et une grande foule faisaient route avec lui. Et comme il approchait de la porte de la ville, voici, on portait en terre un mort, fils unique de sa mère, qui était veuve. Et il y avait avec elle un grand nombre de gens de la ville. Et le Seigneur l'ayant vue, fut touché de compassion pour elle et lui dit : ne pleure point. Et s'étant approché, il toucha la bière, et ceux qui la portaient s'arrêtèrent, et il dit : jeune homme, je te le dis, lève-toi. Et le mort se leva sur son séant et se mit à parler ; et Jésus le rendit à sa mère.

Et tous furent saisis de crainte, et ils glorifièrent Dieu en disant : un grand prophète s'est élevé parmi nous, et Dieu a visité son peuple.

Luc, VII, 41 à 46.

Naïn était une petite ville de la Galilée, située dans la tribu d'Issacar, au pied de l'Hermon. Jésus avait à traverser cette ville en revenant de Jérusalem après la célébration de la pâque. Par une de ces rencontres que le monde appelle un effet du hasard, et le chrétien une direction providentielle, il arriva à la

porte de la ville au moment où sortait un convoi funèbre. Celui dont on portait en terre la dépouille mortelle était, nous dit l'évangéliste, « le fils unique de sa mère, qui était veuve. » L'écrivain sacré n'ajoute rien : il se borne à deux mots ; mais ces deux mots en disent plus, dans leur concision saisissante, que ne pourraient faire de longs développements. Un fils unique enlevé à une veuve : qui pourrait sonder l'abîme de douleur que ce double deuil ouvre à notre pensée ! Cette pauvre femme qui était là derrière le cercueil, cherchant dans l'accomplissement de ces funèbres devoirs comme une dernière et triste consolation, restait désormais seule sur la terre. Elle avait vu mourir le fondateur de sa maison, le premier appui que lui eût donné la providence, son mari ; mais il lui restait un fils, sur lequel s'étaient concentrées toutes les affections et toutes les espérances de la veuve ; un fils unique, qu'elle voyait grandir à l'ombre de son amour pour remplacer l'époux qu'elle avait perdu, pour devenir un jour le chef de la maison et l'appui de sa vieillesse ; et voilà ce fils unique qui lui est enlevé à son tour ! Il est souvent fait allusion dans l'Écriture à la mort d'un fils unique pour représenter le plus profond et le plus douloureux de tous les deuils. « Ils regarderont vers moi qu'ils auront percé, » dit le Seigneur dans Zacharie ; « ils en mèneront deuil comme quand on mène deuil pour un fils unique ; et ils seront dans l'amertume comme on est dans l'amertume pour la mort d'un premier-né. » Et dans Amos : « je changerai vos

fêtes solennelles en deuil , et tous vos cantiques en lamentations ; et je mettrai le pays dans un deuil semblable à celui qu'on fait pour un fils unique , et sa fin sera un jour d'amertume. » Aux yeux d'une femme israélite, c'était déjà un malheur que de n'avoir point de fils ; mais c'était le plus terrible des malheurs que d'avoir un fils , un fils unique , et de le perdre. Un fils unique enlevé à une veuve : quelle mystérieuse dispensation ! Pourquoi de pareils coups sont-ils frappés par la main d'un Dieu sage et bon ? pourquoi la mort , qui n'est qu'un instrument de la providence , ne choisit-elle pas mieux ses victimes ? et pourquoi , laissant sur la terre tant d'êtres inutiles ou méchants , va-t-elle enlever , ici un homme actif et dévoué , un bienfaiteur de l'humanité ; là un fidèle prédicateur de l'évangile dans la force de l'âge ; ailleurs le seul soutien d'une famille nombreuse et pauvre ; plus loin une mère dont la vie était nécessaire à son enfant , ou un enfant qui était la seule joie de sa mère ?.... Quel que soit le voile qui couvre pour nous de pareilles dispensations , et sans vouloir pénétrer tous les desseins mystérieux de la providence , nous pouvons comprendre du moins un des buts du Seigneur quand il permet que la mort frappe ses coups indifféremment et comme au hasard. En effet , la mort est un avertissement salutaire adressé aux vivants. C'est une voix d'en haut qui nous crie à tous de nous préparer à la rencontre de notre Dieu. Or il est facile de comprendre que cet avertissement serait perdu , si l'on pouvait remarquer que la mort

épargne en général les hommes qui semblent nécessaires, et qui ont une mission à remplir dans la société. Chacun alors, se jugeant utile et nécessaire à d'autres hommes, se croirait par là même à l'abri de cette redoutable dispensation. Quiconque aurait une famille à soutenir ou une fortune à gagner, quiconque aurait un projet dans l'esprit ou une œuvre à terminer ici-bas, s'imaginerait qu'il n'est pas temps pour lui de se préparer à mourir. Tout au plus se trouverait-il de loin en loin quelque vieillard parvenu au dernier degré de la décrépitude, ou quelque malade incurable auquel la souffrance rendrait la vie à charge, qui croirait nécessaire de penser à la mort. Ainsi, le but de la providence serait manqué. Mais quand la mort frappe ses coups en aveugle; quand elle n'épargne pas plus l'enfant que le vieillard, le bon que le méchant, l'homme nécessaire que l'homme inutile, l'homme actif que le paresseux, alors chacun, sans exception, s'il ne veut pas s'étourdir et fermer les yeux à la réalité, est bien obligé de se tenir prêt à mourir; et si la mort l'atteint sans préparation, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même. Il y a donc une sagesse divine et une prévoyance miséricordieuse dans ces dispensations qui, au premier abord, semblent si obscures, qui sont si difficiles à accepter pour notre raison et pour notre cœur.

Une foule nombreuse d'habitants de la ville suivaient avec la pauvre mère le convoi de ce fils unique. Ceux qui s'étaient joints à elle dans cette triste circonstance, voulaient par là lui témoigner leur sym-

pathie et adoucir ainsi, autant qu'il était en eux, sa profonde douleur. La sympathie est la plus excellente des charités : c'est la seule qui soit à la portée de tous les hommes, c'est la seule aussi qui s'applique à toutes les souffrances. Ceux-là même qui sont trop pauvres pour assister les malheureux, peuvent du moins donner leur sympathie et leurs prières, et faire ainsi un grand bien. La sympathie allège les souffrances de la pauvreté aussi bien que l'argent et l'or ; et les secours matériels ne sont réellement précieux qu'autant qu'ils sont accompagnés de l'affection du cœur. Il est d'ailleurs beaucoup de souffrances pour lesquelles la sympathie est le seul soulagement possible. En présence d'un deuil comme celui de la veuve de Naïn, nous nous sentons profondément impuissants : nous ne pouvons pas rendre à une mère l'enfant qu'elle pleure ; nous ne pouvons même pas la consoler ; et toutes ces phrases banales qu'on répète aux affligés et qu'on appelle consolation dans le monde, ne font qu'irriter leur douleur, comme lorsqu'on touche une plaie vive d'une main maladroite ; à ceux qui leur parlent ainsi les affligés diraient volontiers, comme Job à ses amis : « vous êtes des consolateurs fâcheux ! » Mais s'il n'est pas en notre pouvoir de consoler, nous pouvons du moins « pleurer avec ceux qui pleurent, » nous pouvons leur apporter un cœur qui prend sa part de leur épreuve, nous pouvons nous prosterner avec eux devant le Dieu de toute consolation et le supplier de les soutenir. Cette sympathie témoignée aux affligés, lorsqu'elle est

réelle et sincère, lorsqu'elle n'est pas sur les lèvres mais dans le cœur, est pour eux un précieux soulagement. C'est une des choses les plus difficiles et les plus rares que de savoir parler convenablement aux affligés. « Heureux celui qui se conduit sagement envers l'affligé ! » dit le psalmiste ; montrant par là l'excellence de ce devoir et le prix que Dieu y attache. Plus je réfléchis sur cette matière importante, plus je demeure convaincu que le secret de la vraie consolation est tout entier dans la sympathie, c'est-à-dire dans la charité ; dans cette charité qui nous fait sortir de nous-mêmes et nous identifie avec les autres, qui nous rend heureux de leur joie et nous fait souffrir de leur douleur ; cette charité qui se sent mieux qu'elle ne s'exprime, et qui se transmet sans paroles de l'âme du consolateur à l'âme de l'affligé.

Jésus possédait au plus haut degré cette sympathie, aussi bien que toutes les autres vertus de l'humanité ; aussi nous est-il dit qu'en voyant cette pauvre mère « il fut touché de compassion. » Cette compassion de Christ pour un cœur de mère déchiré par la douleur fut le motif d'un de ses miracles les plus éclatants. Sans doute ce miracle avait encore d'autres buts dans la pensée du Seigneur. Il voulait non-seulement rendre un fils à sa mère, mais les rapprocher de lui l'un et l'autre par ce bienfait ; il voulait que cette maison, relevée par sa puissance et son amour, devint désormais une maison consacrée à Dieu, un temple du Saint-Esprit, un foyer de lumière et de salut. Il voulait aussi prouver sa mission divine à

tous ces hommes qui allaient être témoins du miracle, et les amener à glorifier Dieu en disant : « certainement un grand prophète s'est levé parmi nous, et Dieu a visité son peuple ! » Mais il n'en est pas moins vrai que la cause prochaine du miracle fut la compassion de Jésus pour une mère affligée, et le besoin qu'il éprouvait de la consoler. Cette compassion merveilleuse nous montre que Jésus est véritablement un homme semblable à nous, possédant non-seulement un corps, mais une âme comme la nôtre ; participant à toutes les émotions de notre nature morale, à la seule exception du péché. N'est-ce pas une chose admirable que la divinité de Jésus n'ôte rien absolument à son humanité ? Il savait que par sa puissance divine il allait rendre à cette pauvre mère l'enfant qu'elle pleurait ; mais au moment où il va tarir la source de ses larmes, il n'en compatit pas moins à sa douleur, il n'en pleure pas moins avec elle. C'est ainsi que son cœur d'homme pleurait auprès du tombeau de Lazare, au moment même où sa parole toute puissante allait le faire sortir du tombeau. O quel sauveur que notre sauveur ! comme il réunit bien, dans sa double nature, tout ce qu'il faut à notre cœur ! à la fois homme pour nous comprendre, et Dieu pour nous secourir ; unissant à la sympathie la plus profonde, la plus délicate, la plus tendre qui fut jamais, une puissance à qui rien ne résiste dans le ciel ni sur la terre ! Jésus est le même aujourd'hui qu'il était hier. Tel il s'est montré aux jours de Naïn pour cette pauvre veuve dans le deuil, tel il est encore aujourd'hui

pour toutes les mères qui pleurent leur enfant, pour tous les cœurs affligés. Son amour et sa puissance ne se manifestent pas toujours de la même manière; mais que nous importe, si nous savons qu'il a toujours la même puissance et le même amour? Pauvres mères qui pleurez sur un cercueil ou sur une tombe! il n'ira pas réveiller votre enfant sur sa couche funèbre, comme le jeune homme de Naïn — le moment n'est pas encore venu! mais il a d'autres moyens de vous consoler. Il peut remplir par son amour le vide qui s'est fait dans votre cœur; il peut venir occuper lui-même la place qu'il a faite, et vous apporter par sa présence des bénédictions spirituelles et éternelles, mille fois plus précieuses que les joies terrestres que vous attendiez. Laissons-le choisir la manière de nous consoler; et soyons sûrs qu'il choisira toujours bien mieux que nous n'aurions fait nous-mêmes.

« Et le Seigneur, touché de compassion, dit à la veuve : ne pleure point. » Ne pleure point : quelle parole dans un tel moment! Dans toute autre bouche que celle du fils de Dieu, une telle parole, adressée à une mère sur le cercueil de son enfant, eût été une amère dérision. Quand nous sommes en présence d'un cœur affligé comme l'était celui de cette veuve et de cette mère, en présence d'un deuil récent et poignant, ne disons jamais : ne pleure point. Il y a telle douleur qu'il ne faut pas essayer d'arrêter, et qu'on ne peut aborder que par la sympathie. C'est la pire des consolations de dire à un affligé : « pour-

quoi pleurez-vous ? il n'y a pas lieu de pleurer, vos larmes sont une offense envers Dieu. » Non, non, ce n'est pas là ce que demande le Seigneur. Loin de prétendre arrêter les larmes d'un cœur déchiré, pleurons plutôt avec lui. Mais dans la bouche de Jésus, cette parole : ne pleure point, qui de la part d'un homme ordinaire eût été amère et dérisoire, cette parole était sage et bonne, parce que dans sa bouche elle n'était pas un vain son : elle était accompagnée de puissance, elle était la promesse d'un bienfait, elle allait se traduire immédiatement en action, elle apportait avec elle une merveilleuse délivrance. Quand Jésus dit à la veuve : ne pleure point, il ne veut pas dire : « fais violence à la nature, cesse d'être femme et d'être mère ; » mais il veut dire : « pauvre mère, console-toi, je vais tarir la source de tes pleurs. » Ne pleure point ! cette parole est un symbole et une prophétie. Le jour où elle fut prononcée est comme l'aurore de ce jour éternel où le même Jésus dira à toute l'humanité rachetée, comme à cette veuve dans le deuil : ne pleure point ! alors que s'accomplira cette magnifique promesse : « il essuiera toute larme de tous les yeux » <sup>1</sup>. L'expression de l'original a une force particulière : elle renferme cette idée, que non-seulement les larmes actuelles seront séchées, comme il arrive dans cette vie où elles seront suivies plus tard par d'autres larmes, mais que la source même des pleurs sera tarie à jamais.

<sup>1</sup> Apoc., VII, 17.

« Puis s'étant approché il toucha la bière, » qui était découverte selon l'usage du temps et laissait le mort exposé à la vue ; « et ceux qui portaient le corps s'arrêtèrent, et il dit : jeune homme, je te le dis, lève-toi ! » Paroles étranges, quand on se rappelle qu'elles s'adressaient à un cadavre immobile et glacé ! Chez les Israélites qui assistaient à cette scène, ces paroles durent produire un étonnement profond, et peut-être le sourire ; quant à la mère, en entendant ce paisible et doux appel adressé à ce corps sans vie, elle se rappela peut-être l'heureux temps où elle éveillait par de semblables paroles son fils endormi ; peut-être à ce rapprochement elle sentit son cœur se serrer, elle se dit que le temps n'était plus où son enfant répondait à la voix qui l'appelait. Si telles étaient ses pensées, elle fut bientôt détrompée. A cette voix tout ensemble douce et puissante, elle voit ce corps tant aimé qui secoue le pesant sommeil de la mort comme il faisait autrefois d'un simple sommeil ; la chaleur vitale revient dans ces membres glacés, le sang reprend son cours dans les veines, les joues se colorent, les yeux s'ouvrent et — chose bien plus mystérieuse encore — l'âme redescend du séjour inconnu où elle s'était envolée ; la parole de Jésus, puissante comme la trompette du dernier jour, la ramène dans son ancien domicile ; le mort se lève, et il parle. Nous n'essaierons pas de dire ce qui se passa dans le cœur de la mère : l'écrivain sacré n'en dit rien, et il faut respecter ce silence, plus éloquent mille fois que toutes les paroles.

« Le mort se mit à parler : » que dit-il ? ici encore l'historien reste muet. Rien sur les mystères du monde invisible ; rien sur ce que cette âme avait vu et entendu pendant qu'elle était séparée du corps. Essayez de supposer que nous eussions ici , non pas le récit exact d'un fait réel , mais une histoire inventée à plaisir : est-il possible d'admettre un seul moment que l'inventeur eût gardé un pareil silence ? Comme son imagination se serait donné libre carrière ! comme le jeune homme n'eût pas manqué de raconter en détail ce qu'il avait éprouvé pendant cette période mystérieuse de son existence : dans quel bienheureux séjour son âme avait été portée sur l'aile des anges , quelle brillante apocalypse s'était ouverte à son regard dans le monde des esprits , quels nouveaux compagnons il avait rencontrés , quelles paroles célestes il avait entendues , à quels concerts angéliques il s'était associé , quels spectacles merveilleux il avait contemplés ; comme le narrateur se serait étendu sur toutes ces choses avec d'autant plus de complaisance , que nul n'aurait eu le moyen de contrôler ses assertions en les comparant avec la réalité ! Mais l'Écriture garde le silence ; et ce silence , pour qui sait le comprendre , est sublime ; c'est le cachet de l'inspiration , c'est la signature du Saint-Esprit. La même observation s'applique à toutes les résurrections racontées dans l'Écriture. Ni Lazare , ni la fille de Jaïrus , ni Dorcas , ni Eutyche , ni aucun autre des ressuscités ne disent rien du monde invisible. N'est-ce pas là , je le demande à quiconque est capable de

réfléchir, n'est-ce pas une preuve irrécusable, et de la vérité des faits racontés, et de l'inspiration des Ecritures ?

On peut remarquer à l'occasion de cette résurrection la différence frappante qui existe entre les miracles de Jésus, et ceux des apôtres et des prophètes. Nous avons dans le premier livre des Rois le récit d'une autre résurrection d'un fils de veuve, celui de la veuve de Sarepta, qui fut ressuscité par Elie. Mais quelle différence entre la manière d'agir du prophète et celle de Jésus ! « Elie dit à la veuve dont l'enfant était mort : donne-moi ton fils ; et il le prit du sein de cette femme, et le porta dans la chambre haute où il demeurait, et le coucha sur son lit. Puis il cria à l'Eternel et dit : Eternel ! mon Dieu, as-tu ainsi affligé cette veuve chez laquelle je demeure, que tu lui aies fait mourir son fils ? Et il s'étendit tout de son long sur l'enfant par trois fois, et il cria à l'Eternel et dit : Eternel ! mon Dieu, je te prie que l'âme de cet enfant rentre en lui. Alors l'Eternel exauça la prière d'Elie, et l'âme de l'enfant rentra en lui, et il recouvra la vie <sup>1</sup>. » C'est au prix de beaucoup d'efforts et de prières que le prophète opère la résurrection : il le fallait pour qu'il fût bien évident que le miracle n'était pas son œuvre, mais l'œuvre de Dieu. Tandis que Jésus ne dit qu'une parole : « jeune homme, lève-toi ! » et cette parole est en même temps une action ; il accomplit le miracle sans effort, sans inter-

<sup>1</sup> 4 Rois, XVII, 47-22.

médiaire, en son propre nom, comme possédant la toute puissance, comme tenant dans ses mains souveraines la vie et la mort. Cette différence frappante, qu'on peut signaler à l'occasion de tous les miracles de Christ, est une preuve admirable de la divinité de Jésus.

Le fait de la résurrection du jeune homme de Naïn étant démontré par la manière même dont il est raconté, ce fait devient lui-même une preuve de la résurrection générale. Il n'est pas plus difficile de ressusciter un million de morts qu'un seul ; dans un cas comme dans l'autre, il ne faut rien de moins que la toute-puissance. La même puissance qui a fait revivre le fils de la veuve, peut faire revivre aussi les millions de millions d'hommes qui se sont endormis successivement du sommeil de la mort depuis six mille ans. « Je suis, » dit le sauveur, « la résurrection et la vie ; toute puissance m'est donnée dans le ciel et sur la terre. » Cette puissance ne s'amointrit point par l'usage ; la distance ni le temps ne lui ôtent rien. « Il est le même hier, aujourd'hui, éternellement. » On tire souvent des arguments en faveur de la résurrection de certaines analogies qui se rencontrent dans la nature. Ainsi le printemps, qui ramène dans les forêts et dans les campagnes la vie suspendue par les rigueurs de l'hiver ; ainsi l'éclosion des germes endormis des animaux et des plantes, après un sommeil qui peut durer plusieurs siècles, comme il est arrivé pour ces grains de blé du temps des Pharaons, ensevelis dans les cercueils des momies, et qui, dé-

posés dans le sein fécond de la terre, ont produit de riches épis ; ainsi encore la chenille, cette créature imparfaite et repoussante qui, après une période d'immobilité semblable à la mort, renaît pourvue d'ailes brillantes et entre dans une sphère plus élevée de la vie. Mais une analogie n'est pas une démonstration ; et si frappants que soient les rapprochements qu'on peut établir entre certains phénomènes de la nature et la résurrection des corps, ces phénomènes seuls n'eussent jamais suffi pour nous convaincre de cette grande vérité. Les plus beaux génies de l'antiquité, les Socrate, les Platon, les Cicéron, les Epictète ont eu tous ces phénomènes sous les yeux, et pourtant ils n'ont jamais eu l'idée de la résurrection. Tous ces rapprochements sont postérieurs à l'évangile ; ils ont suivi la doctrine de la résurrection, ils ne l'ont pas devancée. Un seul *fait* en dit plus que toutes les analogies et tous les raisonnements. Ce fait qui démontre matériellement la possibilité de la résurrection, nous l'avons dans l'histoire du jeune homme de Naïn. Dès lors la résurrection n'est plus une probabilité, c'est une certitude ; ce n'est plus une théorie, un système, une doctrine : c'est un fait qui s'est produit historiquement dans le passé, et qui peut se produire encore, qui se produira certainement dans l'avenir ; nous en avons pour garant la parole de celui qui a rendu la vie au fils de la veuve.

Ce grand fait de la résurrection des morts, quelle source abondante de consolations n'offre-t-il pas aux

cœurs affligés ! Forts de cette magnifique assurance , nous pouvons anticiper dès à présent la réunion éternelle avec nos parents et nos enfants , avec tous nos bien-aimés qui se sont endormis en Christ. Quand vient de mourir sous nos yeux un de ces êtres dont la vie tenait tant de place dans la nôtre , nous contemplons avec effroi ce cachet solennel et mystérieux que la mort imprime au visage humain : ces traits autrefois si animés , désormais pâles et glacés ; ces lèvres naguère si affectueuses ou si éloquents , maintenant muettes et immobiles ; en présence de ce silence inflexible et de cette immobilité solennelle , nous éprouvons un désir immense de soulever le voile de la mort : notre cœur demande avec anxiété quelque signe d'en haut , un rayon de lumière du monde à venir , une voix du ciel pour nous dire tout bas mais distinctement : « celui que tu pleures est vivant !..... » Mais en vain : ce signe d'en haut n'arrive pas , nul rayon ne perce le voile , nulle voix ne se fait entendre , nulle réponse n'est donnée à notre cœur. Ah ! dans ces moments-là , laissons la chambre de deuil et tous ces sombres accessoires de la mort , et transportons-nous en esprit à la porte de Naïn ; retournons par-dessus la poussière de dix-huit siècles vers ce spectacle sublime ; écoutons sortir de la bouche de Jésus ces paroles : jeune homme , lève toi ! allons-nous mêler à cette multitude émue qui à la vue de ce spectacle et à l'ouïe de ces paroles s'écriait : « Dieu a visité son peuple , un grand prophète s'est élevé parmi nous ! » — et nous

comprendrons alors que nos morts sont vivants , et qu'un jour nous les retrouverons comme cette heureuse mère a retrouvé son fils. Nous nous rappellerons que trois fois pendant sa vie mortelle Jésus a détruit l'œuvre de la mort , et interrompu la sombre procession des trépassés ; nous nous rappellerons que lui-même est sorti vivant du tombeau , et qu'il est devenu ainsi « les prémices de ceux qui dorment , » c'est-à-dire le gage et l'avant-coureur de leur propre résurrection. Après avoir contemplé cette glorieuse perspective , nous reviendrons sans trouble et sans crainte auprès des restes mortels de nos bien-aimés ; nous irons jeter des fleurs sur leur tombe , en attendant qu'ils sortent eux-mêmes de la terre comme des fleurs vivantes ; nous comprendrons alors que la mort pour le fidèle est une messagère de l'amour céleste , et que le sépulcre est la porte étroite par où les saints entrent dans la gloire.

Quand Jésus eut rendu la vie au jeune homme , il lui restait encore une chose à faire : « il rendit le fils à sa mère. » Ces simples paroles sont admirablement belles. Elles nous découvrent les trésors d'amour cachés dans le cœur de Jésus. Il aurait pu dire au jeune homme : « tu viens d'éprouver ma puissance, tu es désormais un monument de ma bonté , viens , laisse ta mère , et suis-moi ; » et nul doute que s'il eût parlé ainsi , le jeune homme n'eût tout quitté pour le suivre. Mais Jésus, cet homme profondément sympathique, s'identifiait avec le cœur de la veuve ; c'était pour elle qu'il avait accompli ce miracle , et il

acheva son œuvre d'amour en rendant le fils à la mère. Il faut renoncer à décrire , et même à imaginer, ce que durent éprouver à ce moment cette mère et ce fils , mais surtout cette mère ! Autrefois , dans un jour de souffrance et de joie , elle avait enfanté avec douleur un fils unique ; et maintenant , après des douleurs morales plus poignantes encore que toutes les souffrances physiques , et aussi avec une joie qui surpassait d'autant la joie de la naissance , elle retrouve ce fils bien-aimé qui lui est donné une seconde fois ! Désormais , aussi souvent qu'elle entendra la voix de son fils , cette voix lui rappellera celle de Jésus prononçant ces paroles : jeune homme, je te le dis , lève-toi ! quand ses regards s'arrêteront sur son fils , elle retrouvera dans les traits de son visage , en même temps que la ressemblance de son père selon la chair , les traits de cet « homme de douleur » qui est « plus beau qu'aucun fils des hommes ; » et quand elle recevra chaque jour de son fils la consolation , la joie , le secours , le pain quotidien , à la reconnaissance qu'elle éprouvera pour lui s'unira une autre gratitude , qui ira plus loin et plus haut donner gloire à Celui qui lui a rendu son fils. Quand cette mère et ce fils rentrèrent ensemble dans leur maison , elle dut leur apparaître sous un jour tout nouveau ; ils la voyaient relevée en quelque sorte et reconstruite par la parole de Jésus ; le souvenir du bienfait reçu à la porte de Naïn illuminait cette maison comme une clarté céleste ; les joies de leur affection mutuelle furent sanctifiées ; une piété plus fervente inspira dé-

sormais leur culte du matin et du soir ; leur vie renouvelée prit une signification plus haute, et ils se consacrèrent, eux et tout ce qu'ils possédaient, au service de leur divin bienfaiteur.

Quant à Jésus, nul doute qu'il ne fût en tiers dans leur bonheur. Comme il avait compati à la douleur de la veuve, il prit une part non moins vive à sa joie. Plus d'une fois, j'aime à le penser, il dut venir dans le cours de ses voyages s'asseoir à ce foyer domestique rallumé par son amour ; et le spectacle du bonheur qui était son ouvrage dut lui être une douce consolation dans sa carrière de labeur et de souffrance.

Mais il y a autre chose encore dans ces paroles : « Jésus le rendit à sa mère. » Il y a là une vivante image de ce qui arrivera au grand jour de la résurrection des fidèles. Comme ce fils ressuscité fut rendu à sa mère, la reconnaissant et reconnu d'elle, ainsi au dernier jour, dans l'assemblée des fidèles glorifiés, chaque enfant ressuscité sera rendu à son tour à sa mère ; et la joie qui remplissait deux cœurs à la porte de Naïn est un faible avant-goût de cette joie bien plus grande qui remplira tous les cœurs au seuil de la cité céleste, quand se renoueront les liens rompus ici-bas ; quand tous les fidèles séparés pour un temps se reconnaitront mutuellement, et qu'ils s'uniront pour chanter, d'un même cœur et d'une même voix, le cantique toujours nouveau de la rédemption.

Dans chacune des trois résurrections que Jésus ac-

complît pendant son ministère , le mort rappelé à la vie fut rendu à sa famille qui le reconnut , et dans laquelle il reprit sa place. Ainsi la fille de Jaïrus fut reconnue par ses parents ; ainsi Lazare fut reconnu par Marthe et Marie et revint s'asseoir à la table de famille ; ainsi le jeune homme de Naïn fut reconnu par sa mère et rentra dans sa maison. Ce soin que mettent les écrivains sacrés à constater que les morts ressuscités reprirent leur place dans la famille , me semble un gage que dans la vie à venir les parents et les amis se reconnaîtront ; que les groupes formés ici-bas , entre les chrétiens , par les affections particulières , se reformeront dans le ciel pour durer à jamais. Il m'est impossible d'admettre que l'amitié et les affections de famille soient quelque chose de si terrestre qu'elles doivent périr avec le corps. Jésus a sanctionné les affections particulières par son amitié pour saint Jean , pour Lazare et ses sœurs ; il les a sanctionnées par cette tendresse filiale qui le faisait s'oublier lui-même , dans les tortures de son agonie , pour adresser à sa mère une dernière parole de sollicitude et d'amour. Des affections que Jésus a consacrées et sanctifiées par son exemple ne peuvent pas être des sentiments passagers et périssables : elles doivent être éternelles comme lui-même. Toutefois n'oublions pas que les enfants de Dieu peuvent seuls s'appliquer cette bienheureuse espérance. Pour que nos affections soient éternelles , il faut qu'elles ressemblent à celles de Christ , il faut qu'elles soient sanctifiées comme les siennes par l'amour de Dieu.

Pour se retrouver dans le ciel il faut avoir cherché le Seigneur sur la terre ; il faut avoir vécu de la vie qui est en Christ, il faut avoir vécu dans la foi, dans l'humilité, dans la charité, dans la pureté. Quel puissant motif n'y a-t-il pas dans une telle pensée à travailler, non-seulement à notre propre salut, mais aussi au salut de ceux qui nous entourent, des membres de notre famille et de nos amis ! « Persévère dans ces choses, » écrit saint Paul à Timothée ; car en faisant cela tu te sauveras toi-même *et ceux qui t'écoutent.* »

Il est un cas particulier où il ne nous reste aucun doute sur le bonheur éternel de l'âme qui a quitté son enveloppe mortelle : je veux parler des petits enfants morts avant l'âge de raison. S'il y a quelque chose de particulièrement déchirant à voir un enfant innocent subir les conséquences du péché ; à voir souffrir et mourir ces êtres délicats et charmants qui tiennent à nos cœurs par des racines si profondes, il y a aussi dans les morts d'enfants une consolation excellente : c'est la certitude absolue du bonheur éternel de ceux que nous pleurons. En les retirant à lui Dieu leur fait une grâce toute spéciale ; et nul doute que si nous avons le secret de l'avenir, nous verrions qu'il nous fait une grâce aussi à nous-mêmes, à nous pères et mères dont il brise le cœur. Peut-être que cet enfant que nous pleurons, s'il eût vécu, aurait grandi non pour notre joie, mais pour notre douleur ; non pour servir le Seigneur, mais pour s'éloigner de lui. Tout au moins nous ne pourrions pas

être dès à présent assurés de son bonheur éternel , s'il fût resté exposé aux tentations de cette vie. En nous le retirant Dieu lui épargne le temps de l'épreuve ; il le couronne avant le combat ; il lui applique les mérites de Christ sans que rien puisse en arrêter la vertu toute-puissante ; il le lave du péché originel avant qu'il ait pu commettre des péchés personnels ; il le met pour toujours à l'abri des chutes ; et par quelques jours passés sur cette terre de douleur et de péché , il lui assure une félicité éternelle. Mères chrétiennes qui pleurez votre enfant , consolez-vous dans cette bienheureuse assurance qu'il est auprès de Jésus , et que Jésus vous le rendra. Rappelez-vous qu'il a renversé l'ordre de la nature , et accompli le plus éclatant des miracles , tout exprès pour rendre un enfant à sa mère. Sa compassion est toujours la même ; vous avez les mêmes titres à cette compassion que la veuve de Naïn , et à vous aussi , soyez-en sûres , il vous rendra votre enfant. Il met sa joie à réunir les enfants et les mères , et à renouer dans une vie meilleure les liens rompus ici-bas. Sachez attendre , sans impatience comme sans incertitude , le jour de cette réunion bienheureuse , et dites en attendant , comme David dans un deuil tout semblable au vôtre : « il ne viendra plus vers moi , mais j'irai vers lui ! » Amen.